

Incidences contemporaines de Michel Foucault

Portée par Cindy Zeiher et Mike Grimshaw en janvier 2022, l'aimable invitation à contribuer au prochain numéro de CT&T (« The Postmodernism of the Present: Re/thinking Foucault ») offre ce grand avantage de me plonger dans une difficulté à mes yeux nouvelle. Cette difficulté présente plusieurs facettes. La plus rédhitoire est sans doute mon ignorance de ce que l'on nomme *postmodernisme*, une ignorance volontaire ou, mieux, *politique* – au sens d'une politique de la théorie. Mes travaux s'inscrivent dans un *champ*, le « champ freudien » (dénommé ainsi par Jacques Lacan), et ont pris soin de ne pas s'en distraire. Ils reconduisent en cela une position qui fut de part en part celle de Sigmund Freud :

L'unilatéralité de notre position est semblable à celle du chimiste qui ramène toutes les combinaisons à la force de l'attraction chimique. Il ne nie pas pour autant la force de la pesanteur, il laisse au physicien le soin de l'étudier¹.

De telles œillères sont semblables à celles que l'on met à un cheval afin qu'il ne perde pas de vue son chemin. Cet aveuglement opératoire, se trouve, cette fois, renforcé par ma réticence à tout usage d'un « post » (hormis le plat « post-scriptum »). D'autant que je n'aperçois pas ce que serait la signification précise de *modernisme* ; le terme est composé du suffixe « isme » dont une romancière française, Nathalie Sarraute, a fait valoir le caractère intempêtif². Ce qui fut entériné par tous ceux (Michel Foucault, Claude Lévi-Strauss, Roland Barthes, Jacques Lacan, etc.) qui ont été pris ensemble dans un prétendu « structuralisme », aucun d'entre eux n'ayant accepté cette assignation. Et l'on sait sans doute aussi qu'« isme » est un assez bon outil pour dévaluer une œuvre ou une discipline. Avant l'époque moderne, les Latins, d'ailleurs, ne connaissaient ni le « platonisme » ni l'« aristotélisme », seul existait dans leur langue deux formes adjectivales *platonicus* et *aristotelicus* (« platonicien » et « aristotélicien »). Le suffixe « isme » transforme une œuvre, un auteur en une essence abstraite. Ainsi un moderne, Robert Castel, a-t-il imaginé porter un coup à la psychanalyse en intitulant un ouvrage paru en 1976 *Le Psychanalysme*. Vu d'où je suis,

¹ Sigmund Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », in *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 179.

² Nathalie Sarraute, *Isma ou Ce qui s'appelle rien*, suivi de *Le silence* et *Le mensonge*, Paris, Gallimard, 1970.

modernisme reste une notion vague – comme le fut, aux États-Unis, ladite *French Theory* : une prise trop large qui laisse échapper ce dont on entend parler. Une fusion d'œuvres s'employant à négliger ce qui les distingue.

Une autre des facettes susdites est le statut que l'on accorde à *la pensée*. Michel Foucault, est-ce bien le nom d'une pensée ? Une pensée qu'il y aurait lieu de repenser ? Ce serait négliger que, si souriant pourtant, il mena un certain nombre de combats. Il ne s'en cachait pas :

Je ne dis ces choses que dans la mesure où je considère que cela permet de les transformer³.

D'ailleurs, les disant comme il les disait était déjà les transformer. Exemple fut le combat du GIP (Groupe d'intervention sur les prisons), un soulèvement non pas individuel mais collectif. Et remarquable fut alors le souci du GIP de ne pas parler à la place de ceux qui se trouvaient emprisonnés, mais de les solliciter, discrètement, à prendre en main leur destin – ce qu'ils firent et réussirent pour partie. Ce geste foucauldien restait proche de celui du psychanalyste à l'endroit de l'analysant, ce qui, entre autres, m'a invité à recourir à Foucault⁴ afin d'infléchir la psychanalyse de façon telle qu'elle ne se perde pas (comme il arrive une fois encore aujourd'hui de plusieurs façons).

Mais laissons-là les lacaniens et tournons-nous bien plutôt vers le champ gai et lesbien. Car ce sera dans ce champ que l'on trouvera la mise en œuvre (aussi bien en œuvres) d'un juste rapport à Michel Foucault, d'une de ses incidences contemporaines dont les effets perdurent. Ainsi David Halperin, dans son *Saint Foucault – Towards a Gay Hagiography* (publié en 1995 par Oxford University Press), a-t-il présenté Foucault comme « *a fucking saint* » qui aperçut dans l'homosexualité une occasion stratégique pour une transformation de soi.

ÉMERGENCE D'UN NOUVEAU CHAMP : ÉTUDES GAIES ET LESBIENNES

Les contre-coups des combats de Foucault n'ont pas cessé de se produire. Son grand livre sur l'histoire de la folie à l'âge classique ne cesse d'indisposer les psychiatres français qui ne manquent pas une occasion d'en dénoncer les thèses, encore soixante années après sa parution (1961). Touchés au vif, ils l'ont été et le restent, en

³ Déclaration à D. Trombadori (Michel Foucault, *Dits et écrits*, t. IV, Paris, Gallimard, 1994, p. 93).

témoignent leurs incessants cris d'orfraie. Et sa récusation de ce qui fut appelé « sexualité » a donné lieu, récemment encore, à d'importants colloques ensuite publiés⁵. Le fait que Foucault dérange reste d'actualité. Ce faisant, il suscite. On s'en assurera en mentionnant quelques-uns des auteurs, nombreux, qui ont pris appui sur ses travaux, configurant ainsi un nouveau champ, gai et lesbien, puis *queer*. Là aussi, l'érudition conforte l'engagement politique, lequel aiguise l'érudition. Avec cet effet que ce que l'on croyait savoir ici et là de l'érotique en fut bouleversé. On se rendit compte que bien des notions que l'on croyait solidement et définitivement établies pouvaient vaciller dès lors qu'elles étaient vues relever d'une histoire et servir à bas bruit certains intérêts.

Des exemples ? On pensait que l'hétérosexualité était une notion de tout temps et de tous lieux ; en un mot : universelle. On apprend qu'elle n'était pas une caractéristique d'une immuable nature humaine, mais qu'elle avait été promue en Occident à un certain moment (1892) et qu'elle avait fait suite à la mise sur le marché des idéologies de l'homosexualité, elle aussi nouvelle en ce temps-là (1880). Ce qui amena à mettre en question le binarisme hétéro/homo et à découvrir qu'« hétérosexuel » a d'abord qualifié non pas une normalité (ainsi qu'on le pense aujourd'hui encore) mais... une perversion (terme qui fut accolé à « homosexuel » par une sorte d'évidence non questionnée). L'hétérosexuel fut d'abord un pervers en ce sens qu'il manifestait une attirance érotique pour les femmes, mais aussi pour les hommes.

« Homosexuel » fut lui aussi destitué. On avait cru que l'homosexualité était déjà présente en Grèce antique, et cette prestigieuse référence servit aux homosexuels eux-mêmes qui, alors pourchassés, trouvaient en cela un argument leur accordant une certaine légitimité ; eh bien non, les hommes grecs de l'Antiquité n'étaient pas « homosexuels » au sens moderne mais aimaient érotiquement les jeunes garçons jusqu'à ce que des poils leur poussent au menton⁶. Les maîtres grecs furent pédophiles,

⁴ Jean Allouch, *La Psychanalyse, une érotologie de passage* (Paris, Cahiers de l'Unebêvue / Epel, 1998). Ainsi que : *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault* (Paris, Epel, 2007).

⁵ *Après les Aveux de la chair. Généalogie du sujet chez Michel Foucault* (dir. Sandra Boehringer et Laurie Laufer, Paris, Epel, 2020) ; *Bien avant la sexualité. L'expérience érotique en Grèce ancienne* (David Halperin, John Winkler, Froma Zeitlin, Sandra Boehringer [préface et traduction], Jean Allouch [postface], Paris, Epel, 2019).

⁶ David Halperin, *One hundred years of homosexuality* (titre ironique), New York, Routledge, 1990. John Winkler, *The Constraints of Desire. The Anthropology of Sex and Gender in Ancient Greece*, New York, Routledge, 1990.

ou mieux : pédérastes⁷. Et pédagogues, car ils ne dissociaient pas, comme on l'exige aujourd'hui des professeurs, l'érotique et la formation du futur citoyen. Dans les universités nord-américaines, cette dissociation de l'érotique et de la pédagogie pousse loin désormais son ambition moralisante, autrement dit de contrôle des comportements (car tel le point où a chu aujourd'hui la réflexion éthique). Un ami professeur à Chicago se vit récemment admonesté par la direction de son université : un de ses élèves s'étant déclaré bouleversé, sinon traumatisé, par son cours, on lui fit savoir qu'il était de son propre intérêt de ne pas étudier en classe ce passage de la *Traumdeutung* où Freud écrit que l'enfant désire coucher avec sa mère et tuer son père. Le pauvre gamin en fut beaucoup troublé. Enfin... pauvre... Il avait payé cher son année universitaire et cela lui octroyait un droit de censure sur ce que citait son professeur. Il y a même un nom pour cela, ces avertissements lancés à l'endroit des professeurs afin de les mettre au pas : *Trigger Warning* – preuve que ce phénomène est assez largement répandu.

Tel un château de cartes qui s'effondre dès lors qu'une carte est ôtée, ce sont bien d'autres notions reçues comme allant de soi qui vacillèrent du fait des travaux gais lesbiens, trans et queer. Soit donc ledit « sado-masochisme » (S/M), déjà mis à mal par Gilles Deleuze et Jacques Lacan. On croyait tenir quelque chose avec ce terme bifide rassemblant deux « perversions », pensait-on comme pour mieux s'en démarquer. C'était négliger ce qu'indiquait Foucault, à savoir que le S/M pouvait être une façon d'utiliser un rapport stratégique comme source de plaisir⁸. C'était aussi méconnaître que le S/M pouvait être autre chose encore qu'une configuration pulsionnelle (voici la « fonction psy » dénoncée en France par Foucault et bien d'autres, à commencer par Georges Canguilhem) chez un individu donné et ostracisé au motif qu'il serait un « pervers ». Autre chose, mais quoi ? Un exercice tout à la fois érotique et collectif parfaitement réglé, celui décrit par Gayle Rubin dans un article justement fameux intitulé « The Catacombs : A Temple of the Butthole⁹ ».

On aura peut-être déjà entrevu que la notion elle-même de perversion a perdu la sorte d'évidence dans laquelle on la tenait et qu'ainsi, faute d'un de ses termes, fut

⁷ David Halperin, *One Hundred Years of Homosexuality and Others Essays on Greek Love*, *op. cit.* Jean Allouch, *Le Sexe du maître*, Paris, Exils, 2001.

⁸ M. Foucault, « L'éthique du souci de soi comme pratique de la liberté », *Dits et écrits*, *op. cit.*, t. IV, p. 727.

⁹ Article paru dans Mark Thompson (éd.), *Leatherfolk. Radical Sex, People, Politics and Practice* (Boston, Alyson Publications, 1991) et traduit par Rostom Mesli dans *Surveiller et jouir. Anthropologie politique du sexe* (Paris, Epel, 2010).

démembré le ternaire névrose/psychose/perversion. On avait cru la perversion issue d'observations « cliniques » et de réflexions de sexologues et autres psychiatres – en un mot de gens sérieux à n'en pas douter, leurs diplômes, leur position sociale en témoignaient. Toutefois, savoir quand précisément cette notion fut produite (au XIX^e siècle) a jeté quelque trouble dans cette évidence. On découvrait, ce faisant, que la « perversion » n'était pas tant le résultat d'études « scientifiques » que le produit d'une collusion, d'une complicité entre psychiatres et romanciers, chacun s'en allant trouver chez l'autre de quoi alimenter ses écrits. On peut apprécier la sorte de changement que cela impliquait en observant que ces écrits, tout bonnement pornographiques, servirent à certains de support pour des activités masturbatoires, tandis que nul, que l'on sache, ne s'en est allé trouver un tel aliment dans les récits cliniques de Sigmund Freud.

Une autre carte a elle aussi été dévaluée. Le transsexualisme était vu par les psychiatres comme une maladie, parfois déclarée une psychose. Comme les gais prenant en charge leur traitement du sida, les transsexuels se sont, eux aussi, largement soustraits à cette emprise médicale, jusqu'à obtenir en 1993 une déclaration des psychiatres nord-américains selon laquelle on ne les considérerait plus comme ayant un trouble mental. Le mot d'ordre des trans fut un brin optimiste : « Gender Euphoria, not Gender Dysphoria. »

Il se pourrait toutefois que ce qui alimentait ces positions justement dénoncées par les *gay and lesbian studies* ait été rendu plus explicite encore par une étude consacrée à l'invention de la sodomie, elle aussi d'inspiration foucaldienne¹⁰. « Sodomie » a d'abord été une notion de la doctrine morale chrétienne, seul péché de chair à être aussi péché contre l'Esprit et ne pouvant donc être rédimé. Le terme a été promu dans le prolongement du martyre de saint Pelage¹¹, jeune éphèbe captif, torturé puis décapité pour s'être refusé aux sollicitations érotiques d'Abd al-Rahmân III (calife de Cordoue en Espagne alors occupée). Pelage a dix ans, est d'une grande beauté (signe visible de son élection divine, pensaient les chrétiens) et souhaitait rejoindre Jésus. Convoqué par le roi musulman qui lui offre et lui promet tant et plus en lui demandant de rallier Mahomet ; il s'y refuse, frappe le roi jusqu'à le faire saigner, lui crache au visage et lui lance : « Me prenez-vous pour l'un des vôtres, un efféminé ? » Avoir dix ans apparaît ici un bel âge pour se manifester *parrhésiate*. Mais que l'on se rassure : il

¹⁰ Mark Jordan, *The Invention of Sodomy in Christian Theology*, Chicago, University of Chicago Press, 1997.

suffira d'une bonne éducation moderne¹² pour que l'enfant soit bientôt délesté de tout franc-parler (ici une *parrhésia* politique) et soit rendu disponible pour advenir en tant que sujet parlant la novlangue commune¹³. Et déjà Elias Canetti : « On enfonce l'aiguillon de l'ordre dans la chair des enfants. »

Michel Foucault donna six conférences sur la *parrhésia* à l'université de Berkeley en octobre-novembre 1983¹⁴. Il en déplie l'éventail. Son intention, précise-t-il alors, n'est pas de traiter du problème de la vérité mais du « diseur de vérité ». La *parrhésia*, qu'il dégage des Anciens (afin qu'elle serve notre modernité), est un mode de « véridiction », une façon de dire vrai. Un diseur de vérité ne se réduit pas à un penseur, telle fut une des raisons qui m'a fait prendre mes distances avec la pensée au tout début de cet article. Je ne pense pas, donc j'écris.

Ce ne fut pas à propos de Pelage et d'Abd al-Rahmân III que le « vice sodomite » fut dénommé « sodomie ». Ce substantif apparaît pour la toute première fois chez Pierre Damien loin de Cordoue, en Italie, où il publia en 1050 son *Liber gomorrhianus*. Entre-temps la mésaventure de Pelage avait rebondi jusqu'en Saxe, dans un texte en vers de la chanoinesse Hrotswitha de Grandersheim qui fait état des « vices sodomites »¹⁵. Dans son ouvrage, Damien s'employa à persuader le pape Léon IX qu'il se devait d'éradiquer ce péché de grande envergure et même de déposer ceux qui s'y adonnaient de leur charge ecclésiastique (un problème redevenu d'actualité, comme on le sait, tant il reste vrai que l'érotique ne se prête pas à être canalisée).

Une question plus large se trouve ainsi évoquée : en quoi le christianisme marque-t-il de son empreinte l'érotique moderne ? En quoi cette empreinte reste-t-elle prégnante aujourd'hui encore où, selon un mot d'Emmanuel Todd, n'est plus présent qu'un « christianisme zombie¹⁶ » ? Désormais zombie, le christianisme serait-il, non pas plus jamais, mais plus que jamais présent ? On s'en ira trouver la réponse chez Pessoa :

¹¹ On ne le confondra pas avec le Pelage si nettement condamné par Augustin.

¹² Un autre rapport à l'enfant est possible, qui le laisse libre ; celui que j'ai esquissé au chapitre III de mon ouvrage *La Scène lacanienne et son cercle magique* (Paris, Epel, 2017).

¹³ Éric Hazan, *LQR* (acronyme pour *Lingua Quintae Republicae*, titre forgé sur le modèle du justement célèbre *Tertii Imperii, la langue du III^e Reich* du philologue Victor Klemperer), Paris, Éd. Raisons d'agir, 2006.

¹⁴ Il sera aussi question de la *parrhésia* dans *Le Gouvernement de soi et des autres* ainsi que dans *Le Courage de la vérité. Le gouvernement de soi et des autres II*.

¹⁵ « La passion de saint Pelage, le plus précieux des martyrs, qui a été couronné dans son martyre à Cordoue à notre époque. » On pourra se reporter au précieux commentaire qu'en donne M. Jordan dans l'ouvrage plus haut cité.

¹⁶ Emmanuel Todd, *Où sont-elles passées ?*, Paris, Éd. du Seuil, 2022.

Quand, comme une nuit de tempête à laquelle succède le jour, le christianisme s'éloigna des âmes, on vit le dégât qu'il avait invisiblement causé ; la ruine qu'il avait occasionnée ne se perçut qu'après son passage. Certains estimèrent que c'était à cause de sa disparition que cette ruine était advenue ; mais c'était à cause de son départ que la ruine était apparue, et non pas qu'elle s'était produite. Dès lors, dans ce monde des âmes, la ruine fut visible, le malheur patent, sans la ténèbre pour l'envelopper de son hypocrite tendresse. Les âmes se virent telles qu'elles étaient¹⁷.

ÉMERGENCE D'UNE NOUVELLE APPROCHE DU SEXE

Michel Foucault n'a cessé de surprendre, d'étonner (un trait qu'il a en partage avec Jacques Lacan, son contemporain). On l'attendait ici, il se manifeste ailleurs. Ainsi espérait-on qu'il poursuive et développe son étude alors récente des relations savoir/pouvoir et... surprise... il s'intéresse à la subjectivité et se tourne vers les Anciens, une attention toute spéciale étant portée aux Pères de l'Église. Il tente, dit-il, une « généalogie du sujet moderne, que j'aborde comme une réalité historique et culturelle ; c'est-à-dire comme quelque chose susceptible de se transformer¹⁸ ».

Qu'est-ce donc qui fait problème dans l'érotique moderne et que l'on n'aperçoit que si l'on se penche sur la façon dont le catholicisme l'a marquée ? Foucault consulte Clément d'Alexandrie (150-215) qui prônait « une *adéquation* [je souligne] entre la valeur du mariage et la finalité procréatrice », ce qui implique que le lien entre les époux ne doit « pas être de l'ordre du plaisir et de la volupté, mais du “*logos*” » (*logos*, ici entre guillemets, est repris de Clément d'Alexandrie). Un pli se trouvait ainsi donné à l'érotique qui n'a cessé d'être maintenu, conforté par le catholicisme. Et récemment encore (2021), le Vatican a tenu à manifester son attachement à « *la* différence sexuelle » (je souligne) : réagissant au projet d'une loi (la loi Zan, du nom du rapporteur du texte) qui visait à lutter contre les discriminations sexuelles, le Vatican a tenu à faire savoir que la différence sexuelle était « un dérivé de la révélation divine », qu'en conséquence elle ne pouvait être mise en discussion¹⁹. Une différence peut donner lieu à une mise en rapport de deux termes (addition, soustraction, multiplication, division) qui en produit un troisième, tant et si bien que l'on notera que les tenants de « *la* différence sexuelle » le sont aussi du rapport sexuel productif d'un enfant.

Il y a plus chez Clément d'Alexandrie lu par Foucault :

¹⁷ Fernando Pessoa, *Le Livre de l'intranquillité*, Paris, Christian Bourgeois, 2004.

¹⁸ Michel Foucault, 1981, « Sexualité et solitude », *Dits et Écrits*, t. IV, texte 295.

¹⁹ *Le Monde* du 25 juin 2021, p. 2. Comme souvent ici, le Vatican se donne des airs d'ouverture et de modernité (lutte contre les discriminations) tout en ne lâchant rien sur ses positions.

Clément d'Alexandrie intègre le code reçu des philosophes hellénistiques dans une conception religieuse de la nature, du *Logos* et du salut. [...] Le *kairos* du rapport sexuel se définit par le lien de celui-ci avec le *Logos*. [...] Le *Logos* est appelé sauveur²⁰.

Voici le rapport sexuel sauvé par le *logos* ! Et voici la carte que Jacques Lacan a retournée : avec lui, le rapport sexuel est reconnu échapper au *logos*. Il s'agit bien, chez Clément d'Alexandrie, du rapport sexuel défini par son caractère productif, en l'occurrence de beaux enfants, de futurs fidèles.

S'agit-il de vieilleries ? On notera qu'en lieu et place d'un dieu, actif de bien des façons dans l'acte sexuel, la société est elle aussi présente dans cet acte sexuel reproductif. L'atteste déjà la pression des copines tout à la fois compatissantes et méchantes qui font chorus avec les magazines « féminins » : « Alors, tu n'as pas encore d'enfant ? » Et aussi la réaction la plus commune du corps médical lorsqu'il se trouve sollicité à faire un enfant à une femme qui n'y parvient pas, dit-elle, et qui écrase la demande d'enfant en l'accueillant sans plus s'y arrêter comme étant un désir d'enfant.

Foucault mit les points sur les *i* :

Que les choses soient bien claires : il ne s'agit pas de dire qu'il y a eu une valorisation positive de l'acte sexuel dans le christianisme. Mais la valeur négative qu'on lui a très clairement accordée fait partie d'un ensemble qui donne au rapport du sujet à son activité sexuelle une importance à laquelle jamais la morale grecque et romaine n'aurait songé (p.202).

Il croise ainsi Lacan (comme en bien d'autres occasions, dont la plus connue concerne ce qu'il a dénommé « discours »). Lacan :

L'Église catholique affirme qu'il y a un rapport sexuel : c'est celui qui aboutit à faire de petits enfants. C'est une affirmation qui est tout à fait tenable, simplement elle est indémontrable. Aucun discours ne peut la soutenir, sauf le discours religieux, en tant qu'il définit la stricte séparation qu'il y a entre la vérité et le savoir²¹.

Si coureur de jupons dans sa jeunesse²², désormais « assagi », Augustin invente le concept de *libido*, « principe du mouvement autonome des organes sexuels²³ », avec lequel Freud s'est trouvé renouer, sans pour autant le reprendre tel quel. « Autonome » renvoie ici en premier au phallus (l'organe pénien, reconnu porteur d'une valeur symbolique) qui, dit-on, depuis l'inaugurale désobéissance d'Adam, n'en fait plus qu'à sa tête chercheuse. Chercheuse de quoi ? Dieu l'a ainsi voulu au titre d'une punition qui a privé l'homme de sa propre maîtrise sur son corps. On condensera en une phrase la

²⁰ Michel Foucault, *Histoire de la sexualité, t. IV. Les Aveux de la chair*, p. 23. Afin de ne pas multiplier les notes de bas de page, on indiquera désormais entre parenthèses dans le texte les références à cet ouvrage.

²¹ Jacques Lacan, « Le savoir du psychanalyste », 1971 (site de l'École lacanienne de psychanalyse).

²² L'espagnol a un terme pour cela : *mujeriego*.

²³ Cité par Michel Foucault, « Sexualité et solitude », *Dits et écrits*, t. II, Paris, Gallimard, 1981, p. 995.

morale de cette punition : « Vous voulez savoir qui est le maître dans tout ça ? dit Dieu. Eh bien maintenant vous le savez ! C'est Moi ! »

On s'étonnera donc moins qu'Augustin se soit déclaré dans ses *Confessions* l'*esclave* de Dieu. Ainsi :

Quelle douceur pour moi, Seigneur, de te confier par quels stimuli intérieurs tu m'as littéralement dompté et comment tu m'as nivelé en rabaissant les montagnes et les collines de mes pensées²⁴.

Cette douceur est, à l'occasion, celle que prodigue le fouet de Dieu, son « amour rude²⁵ ». L'érotique du fouet est très présente dans ces *Confessions* (entre autres : « Mais toi, Seigneur [...] ton plaisir a été de corriger à tes yeux mes difformités. Tu m'as envoyé des décharges internes. C'était insupportable » et aussi : « J'ai compris que tu préférerais guérir mes plaies plutôt que de m'épargner les coups »). Jouir de Dieu²⁶, ce médecin de l'intimité²⁷, réaliser avec Lui un « accouplement au-delà de la jouissance²⁸ », cela ne peut s'obtenir qu'en renonçant à la maîtrise. Plus mesuré sans doute, moins *perché*, Alberto Moravia prit acte de cette perte de la maîtrise avec son pétillant roman *Moi et lui*.

Un sexologue se réjouira de retrouver chez Augustin son sado-masochisme, dont on a vu qu'il avait été démembré. On préférera préciser ce qui a eu lieu avec cette moderne transvaluation de l'érotique. Elle a fait place à la conception d'une diversité érotique délestée de toute condamnation qui porterait sur telle et telle de ses composantes. Bien des combats sont aujourd'hui encore menés en faveur de cette diversité, tandis que d'autres s'emploient à maintenir l'ancien : « Il y a eux, les pervers, et nous, les gens normaux. » Ainsi a-t-on récemment inventé la catégorie nosographique du « pervers narcissique », ce qui paraît indiquer que la moderne société occidentale a encore et toujours besoin d'une figure repoussoir. Quelle en serait sinon la raison, tout au moins le motif ?

²⁴ Augustin, *Les Confessions de saint Augustin*, Paris, Flammarion, 2013, p. 297.

²⁵ *Ibid.*, p. 282.

²⁶ *Ibid.*, p. 249.

²⁷ *Ibid.*, 2013, p. 327.

²⁸ *Ibid.*, p. 331. Un accouplement qui arrache de l'appétit du sexe (p. 362).